

Stéphane Habib

Surmo(sa)lique \*

*L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est le dernier livre de Freud et dans la troisième partie du texte apparaît la question du surmoi. Il faut déjà en dire un peu plus. Ce n'est pas simplement la question du surmoi qui apparaît comme telle, c'est davantage – mais seule une lecture très lente peut le saisir, une lecture lente veut dire une lecture sans certitude, ne croyant pas savoir *a priori* ce qui se dit dans le mot même de surmoi –, c'est, sous des allures de limpidité, d'évidence et de simplicité, quelque chose de nouveau qui, de ce surmoi supposé bien connu, apparaît sous la plume de Freud. En cela encore, et le *Moïse* est tout entier construit sur et par cette structure, se confirme que « la répétition demande du nouveau », qu'elle en demande et qu'elle en fait même.

Il n'en faudrait pas beaucoup pour dire que les derniers mots de Freud tournent autour du surmoi. C'est qu'on oublie trop souvent que *L'Homme Moïse* est un grand livre, au vrai je le tiens pour un chef-d'œuvre, et il l'est également, un grand livre, parce qu'il ne manque pas d'élaborer encore, encore une dernière fois, non pas comme certains aiment à le dire pour le dénigrer une spéculation de plus, un tour de plus dans l'élaboration spéculative, non vraiment pas, mais bien parce qu'il remet en jeu ce qui de la clinique n'est pas le plus simple à élaborer, c'est peu de le dire ainsi : le surmoi donc et le père.

Je tends à penser que nul Nom-du-Père n'eût été possible ni pensable sans ces dernières tentatives de Freud. Nom-du-Père, Père du nom, nom de nom de nom, etc. Au vrai, plus je m'arrête sur *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* et plus il me semble frappant qu'il fait l'objet d'une relecture minutieuse de Lacan, implicite ou

\* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 18 février 2010.

explicite, à chaque grand moment d'élaboration. Je l'ai dit du père, du Nom du père et de ses variantes et déclinaisons, je le dirais volontiers également de l'angoisse, de l'éthique, de la voix, et bien sûr de la loi. De la loi sous toutes ses formes, je vais y revenir en tant que cela, cette question de la loi ne peut pas ne pas accompagner toujours et celle du père et celle du surmoi.

Pour vous faire une idée de la prégnance, de l'importance de cette lecture pour Lacan, il suffit de retourner au *Séminaire III*, qui n'est pas n'importe quel séminaire, n'est-ce pas ? Et puis encore et entre autres au *Séminaire VII*. Et je pense que l'on pourrait continuer à sérier ainsi les enseignements, sans oublier l'unique séance des *Noms du père*, dont il faut bien dire que l'absence donne à fantasmer, rêver, espérer beaucoup. Beaucoup trop parfois sans doute puisqu'on peut faire dire énormément à un texte qui n'existe pas.

Pour ce qui est de ce qui nous occupe ce soir, force est de considérer que le père de la troisième partie du *Moïse*, ainsi que l'apparition de la notion de surmoi, la conjonction des deux à la fin de ce livre doivent nous donner à penser. Avant d'emprunter quelques détours, je précise ce que je suggère simplement là. Ce qui se donne à penser, tant dans ce lien du père et du surmoi de la fin du *Moïse* que dans la condensation de l'adjectif « mosaïque » et du surmoi faisant mon titre et sur lequel je m'arrêterai plus longuement tout à l'heure, eh bien c'est quelque chose comme la portée politique d'un surmoi ainsi articulé.

Portée politique dont Freud avant tout autre nous indiquait la voie : « On peut dire que le grand homme est justement l'autorité pour l'amour de laquelle on accomplit l'action, et comme le grand homme lui-même exerce une action grâce à sa ressemblance avec le père, on ne doit pas s'étonner que dans la psychologie des masses il lui revienne de jouer le rôle du surmoi. Cela vaudrait donc aussi pour l'homme Moïse dans son rapport avec le peuple juif <sup>1</sup>. »

Malheureusement, il faut bien l'avouer, la plupart du temps ce ne sont pas ces phrases, dont je pense d'ailleurs qu'on n'en a pas encore pris toute la mesure pour la raison qu'elles ne donnent pas à lire, je dirais même assez volontiers qu'elles sont « pas-à-lire », elles

1. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais* (1939), trad. Cornélius Heim, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, p. 217-218.

ne donnent pas à lire tout ce qu'elles contiennent, ce ne sont donc pas les phrases de la fin de ce livre qui feront le plus d'effet lorsqu'il s'agira de le commenter. La tentation et même la réalisation de cette tentation auront presque toujours été autres, ce qui est particulièrement et désespérément vrai dans l'histoire des lectures du *Moïse*.

La complexité de l'ouvrage, sa construction évidemment, mais surtout les questions qu'il ne cesse de poser, les énigmes abyssales qui ne se referment pas avec l'achèvement de son écriture auront produit ceci qui ne manque jamais dès lors qu'est ouvert *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* : une lecture psycho-biographique. Ainsi et dans cette optique on pourra lire bien des variations sur le thème suivant : que ça n'est pas un hasard mais un effet de surmoi, du surmoi de Sigmund Freud si le surmoi et le père hantent cette dernière partie du dernier livre.

On sait qu'au compte du père, du père de Freud s'entend, de Jakob donc, ont été versées bien des interprétations qu'on ne peut pas ne pas qualifier de sauvages. Souvent cependant avec les meilleures intentions, souvenez-vous de la préface de Marthe Robert à la correspondance de Freud avec Arnold Zweig : « [...] pourquoi dénaturer le prophète, et pourquoi le faire d'un cœur lourd ? Pourquoi se déterminer à un parti pénible dont le sens général du livre ne tire même pas profit ? Pourquoi si ce n'est pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'histoire biblique, mais qui touchent de très près en revanche à son histoire personnelle et en particulier à ses relations avec son père Jacob ? (Ce n'est peut-être pas par hasard que dans son dernier livre important, la figure légendaire des patriarches est complètement éclipsée par la stature gigantesque de Moïse, alors que dans le premier, *La science des rêves*, Jacob et son fils Joseph jouaient un rôle décisif) <sup>2</sup> ».

Sauvage est pour moi le qualificatif poli, contenu, celui qui permet de rester convenable pour dire ce que je pense de ce type d'interprétations. On pourrait encore aujourd'hui tenter cette lecture si on ne prenait pas la psychanalyse très au sérieux, et nombre de psychanalystes l'ont fait, le font et il y a fort à parier qu'ils le feront de nouveau. Ne perdons donc pas de temps avec cela qui ne vaut pas dix minutes de peine. Peut-être tout de même une minute utile à dire que si cela

2. S. Freud et A. Zweig, *Correspondance, 1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973, p. 26.

existe et particulièrement avec *L'Homme Moïse*, si cela apparaît si tentant que nul ou presque n'y résiste, c'est que le livre a quelque chose de radical et de singulier et partant ne manque pas d'embarrasser.

Recouvrir un texte d'interprétations est la même chose, relève du même traitement que de faire totalement silence sur ce qu'il énonce. La minute est écoulée et j'en reviens à ce qui nous réunit ce soir. Peut-être d'ailleurs ne nous en sommes-nous pas tant éloignés qu'il y paraît de prime abord, en ceci que ce que je viens d'avancer de cette stratégie du foisonnement de commentaires et d'interprétations n'est sans doute pas sans rapport avec la censure, qu'on la pense interne ou externe, ni non plus avec l'*Entstellung* sur laquelle il va falloir que je me penche très bientôt – censure et *Entstellung* n'allant jamais l'une sans l'autre.

Vous l'aurez compris à la graphie du titre, *Moïse*, le livre de Freud, est ma question. J'aurais aussi bien pu proposer comme titre « Surmoïse » en un mot pour faire entendre que c'est du *Moïse* que je prendrai mon départ, mais il m'importait quand même de laisser résonner l'adjectif « mosaïque » comme qualifiant ce surmoi et ce afin de suggérer le sens de ma lecture. À savoir la reprise du questionnement de Freud à partir de ce livre-là. Les apports de ce texte m'apparaissent considérables non seulement pour saisir quelque chose du surmoi, mais encore et plus généralement pour toute reprise d'une lecture minutieuse de Freud. Lecture après coup, d'une certaine manière. Relire tout Freud, en somme, à partir de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*.

Enfin et pour l'anecdote qui continue de m'amuser aujourd'hui encore, si j'ai décidé de proposer ce « Surmo(sa)ïque » en titre, c'est parce que, entendant une fois de plus et je ne sais à quelle occasion préférer l'adjectif « surmoïque », m'est revenu un « malentendu », si je puis dire, de jeunesse. Quelques mots rapides de ce trébuchement de l'oreille : probablement en cours de philosophie en terminale ou bien l'année suivante, j'entendis pour la première fois prononcer cet adjectif « surmoïque » ou plus probablement était-ce « moïque ». Et tout le cours durant je me suis demandé, ne comprenant rien de prime abord au sens de ce mot, ce que pouvait bien avoir à faire Moïse, seule chose que je pouvais alors entendre spontanément à « moïque » et « surmoïque », ce qu'il pouvait bien avoir à faire, Moïse,

avec ce qu'était en train de raconter notre professeur. Cela ne devait certes pas faire grand sens non plus, de rapporter ainsi moïque à Moïse, mais moïque ne pouvait pourtant s'associer à rien d'autre pour moi, qui étais alors bien plus familier de l'histoire de la sortie d'Égypte que de la deuxième topique freudienne. Remarquez, à ma décharge, que rares sont les mots dans notre langue commençant en « m.o.i ». (À vrai dire, après vérification, il n'en existe qu'un seul autre qui est « moï », qui comme adjectif se dit des peuples montagnards du sud de l'Indochine – le mot date du XIX<sup>e</sup> siècle –, du Cambodge et du Laos, et, comme nom, le « moï » signifie l'ensemble des langues et dialectes parlés par les Moïs d'Indochine.)

C'est aussi peut-être, illusion rétrospective ou généreuse auto-interprétation analytique, que j'en savais plus que ce que j'en savais savoir, que donc mon insu, mon « insu que sait » alors en savait plus long que je ne pouvais même l'imaginer et qu'alors j'avais un inconscient !

En tout cas, lorsque la proposition me fut faite de parler du surmoi et que de mon côté je travaillais et travaille encore à essayer de débrouiller quelques fils du *Moïse*, je ne pouvais pas ne pas, en souvenir de ce souvenir, proposer ce « Surmo(sa)ïque ».

J'ajoute que cette graphie, dans la lettre de ce mot que je forge, *Surmo(sa)ïque*, met entre parenthèses « s » et « a ». Et « s.a. », c'est ainsi en général que pour aller plus vite les étudiants en philosophie notaient et notent encore sans doute le « savoir absolu » de Hegel. Derrida joue d'ailleurs de ces lettres dans plus d'un texte. Or, force est de constater que le *Moïse* de Freud, mais encore le surmoi comme instance et comme intériorisation de l'interdit, ou plus précisément comme intériorisation de la loi (dont, il faut tout de même le rappeler bien que tout le monde ici le sache, le père, comme père symbolique, donc le père comme signifiant, ce qui veut aussi bien dire le père mort, et nous voilà sur les traces du meurtre du père et de plain-pied sur les liens du surmoi au *Moïse*, est le porteur) se posent précisément comme le dérangement et l'impossibilité de toute prétention à quelque savoir absolu. Disons que c'est là l'un des sens que reçoit l'adjectif *surmo(sa)ïque*. En deux mots : et le surmoi et le *Moïse* mettent entre parenthèses le savoir comme savoir absolu.

Si le surmoi existe et ne se constitue que comme une intériorisation, c'est bien, pardonnez-moi d'insister sur une chose si évidente, d'un quelque chose extérieur, d'une extériorité qu'il y va. Toute intériorisation pointe, souligne, relève et fait exister une extériorité. Ici en l'espèce celle-là même qui, d'être intériorisée, forme le surmoi. « Dans le cours du développement individuel, une part des puissances inhibitrices à l'œuvre dans le monde extérieur est intériorisée ; il se forme dans le moi une instance qui se pose en face du reste pour observer, critiquer et interdire. Nous nommons *surmoi* cette nouvelle instance <sup>3</sup>. »

Je précise encore un peu. On pourrait objecter là que la phrase qui précède la citation sur laquelle je m'appuie invalide ce que j'en retire pourtant, à savoir qu'il n'y a pas, pour le dire un peu autrement, d'intériorité pure. Je cite Freud donc : « Le renoncement à la pulsion peut aussi être obtenu de force par d'autres motifs, des motifs *intérieurs* comme nous disons à juste titre <sup>4</sup>. » Puis vient notre phrase « Dans le cours du développement individuel, etc. ». Or il va de soi que, tout comme le principe de réalité est par Freud pensé comme « empêchement extérieur », le surmoi n'est une instance interne du sujet que par réduction partielle de son altérité, réduction de l'autre au même telle que « le surmoi est le successeur qui tient lieu des parents (et des éducateurs), qui ont surveillé les actes de l'individu dans la première période de sa vie ; il continue les fonctions de ces derniers presque sans changement <sup>5</sup> ».

Voilà ce que j'appelle un mouvement d'intériorisation où ce qui m'importe est de laisser entendre ceci qu'aussi réduite soit l'extériorité dans le mouvement d'intériorisation constitutif du surmoi, il y a toujours un reste. Reste dérangent la pensée binaire – apport premier et décisif de la psychanalyse. On pourrait du reste insister sur l'impossibilité de thématiser un intérieur et un extérieur purs dans l'appareil psychique en se contentant de relever l'architecture de la deuxième topique et l'arrivée de ce surmoi dans la psychanalyse. En effet, s'y redouble ce qui se présenterait assez bien comme altération incessante de l'intérieur et de l'extérieur en tant que le surmoi

3. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais, op. cit.*, p. 216 (désormais *Moïse*, p. x).

4. *Ibid.*, p. 216.

5. *Ibid.*

n'existe que d'une division du moi et finit dans son rapport au moi à s'y articuler sous la forme de la loi et de ses représentants les plus autoritaires, rappelez-vous ce que je viens de prélever dans le *Moïse* : « [...] il se forme *dans* le moi une instance qui se pose *en face* du reste pour observer, critiquer et interdire <sup>6</sup> » (je souligne).

On ne peut pas ne pas entendre cela : le dedans dehors et le dehors dedans. Dans le moi en face du moi, singularité de la logique de l'inconscient. *Dans* le moi *transcendant* le moi, tout comme Lacan pouvait dire de l'inconscient sa place comme *dans* le sujet *transcendant* au sujet.

Le surmoi freudien est en place insituable d'être étranger du dedans, tout comme Moïse en son atonie, peut-on dire, d'être par Freud entre bien d'autres dit égyptien. Nul hasard dans ce recouplement. Marie Moscovici, dans sa préface, dit cela merveilleusement : « Ainsi, le père est un fils, et c'est un "étranger". Il deviendra, de toute façon, une fois incorporé dans le surmoi, un étranger du dedans. C'est peut-être aussi, à partir de cet étranger du dedans que Freud est amené à "naturaliser" Moïse égyptien <sup>7</sup>. »

L'affaire, celle de l'intériorisation, est d'importance en tant qu'elle signe la venue d'un ailleurs, de toujours, pour tout ce qui peut porter le nom de loi, et de surcroît ce que ma parenthèse de tout à l'heure visait à préparer c'est cette affirmation selon laquelle, cette loi dont je parle vous disant après Freud, mais aussi Lacan, que le surmoi en est l'intériorisation – je cite Lacan : « L'intériorisation de la Loi, nous ne cessons de le dire, n'a rien à faire avec la Loi. Encore faudrait-il savoir pourquoi. Il est possible que le surmoi serve d'appui à la conscience morale, mais chacun sait bien qu'il n'a rien à faire avec elle en ce qui concerne ses exigences les plus obligatoires. Ce qu'il exige n'a rien à faire avec ce dont nous serions en droit de faire la règle universelle de notre action, c'est le b.-a.-ba de la vérité analytique <sup>8</sup>. » Il faudra, si le temps me le permet, que je reprenne cette distinction lacanienne du surmoi et de la loi morale où, je le dis maintenant de peur de ne pouvoir le faire plus tard donc, l'on ne peut pas ne pas entendre que l'enjeu de cette différence réside dans l'abîme entre l'universel et le singulier : l'universel (supposé ?) de la

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 35-36.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 358.

loi et le singulier de la voix, de la grosse voix du surmoi. Et puis, comme nous parlons du *Moïse*, je ne peux en faire l'économie fût-ce à le dire en une phrase : cette distinction que l'acuité de la pensée et de la lecture de Lacan nous donne à saisir recouvre celle d'un certain christianisme paulinien, d'un catholicisme ne signifiant rien d'autre en français qu'« universel » et du judaïsme.

Saint Paul est l'une des figures les plus importantes, j'ai même envie de dire que c'est l'un des opérateurs les plus puissants de l'élaboration de Freud dans le *Moïse*, et partant, ne serait-ce que par la profération même de son nom, se dévoile tout un versant théologico-politique du texte dont seule une lecture entre les lignes pourra rendre compte. Cela est à n'en point douter ce qui fait et l'actualité atemporelle de *L'Homme Moïse* et celle du surmoi, d'un autre surmoi. – cette loi donc n'arrive que du meurtre.

La loi n'existe que du meurtre. N'est-il pas frappant d'ailleurs qu'à substituer « père » à « loi » c'est la même vérité qui en ressort : le père (père primitif) n'existe que du meurtre ?

Ce mouvement, mouvement d'intériorisation encore, est très précisément celui-là même qui arrive avec la loi, la loi des Tables de la loi, ces tables qui portent les commandements par Lacan appelés « lois de la parole ». Comment ne pas citer encore *L'Éthique de la psychanalyse* précisément la page 84 qui, si le temps le permettait, mériterait d'être intégralement lue. Je n'en prélève qu'un extrait : « Les dix commandements, ne pourrions-nous essayer la prochaine fois de les interpréter comme quelque chose de fort proche de ce qui fonctionne effectivement dans le refoulement de l'inconscient ? Les dix commandements sont interprétables comme destinés à tenir le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste, à une condition et à une seule, c'est que nous nous apercevons que l'interdiction de l'inceste n'est pas autre chose que la condition pour que subsiste la parole. Ceci nous ramène à interroger le sens des dix commandements pour autant qu'ils sont liés de la façon la plus profonde à ce qui règle la distance du sujet au *das Ding*, pour autant que cette distance est justement la condition de la parole, pour autant que les dix commandements sont la condition de la subsistance de la parole comme telle<sup>9</sup>. »

9. *Ibid.*, p. 84.



Que ce qui fait loi arrive, voire s'impose ou *ne surgit que* comme par effraction de l'extérieur, fût-ce même pour déranger la partition traditionnelle de la pensée entre extérieur et intérieur, ce que fera sans cesse Lacan jusqu'à la faire voler en éclats, mais l'éclatement avait sans doute bien commencé, ainsi que j'ai voulu le montrer tout à l'heure, dans le traitement que Freud lui-même fait subir à cette division dans son *Moïse*, tout cela nous indique bien que nous sommes là dans un régime d'*hétéronomie* et avec le surmoi, et avec *Moïse*, et avec l'inconscient en général.

Vous l'aurez sans doute déjà bien compris, et peut-être n'ai-je dit et ne dirai-je rien d'autre ici, mais si je parle tant du *nomos* et que je montre ce *nomos* comme étant toujours déjà, ou si l'on préfère structurellement de l'Autre – il n'y a de loi que de l'Autre –, c'est pour faire résonner que tout cela n'est pas sans la question politique. Une des manières dont j'arrive à entendre Lacan : « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avvertie <sup>10</sup>. » (J'ajoute et insiste : pas de tout repos pour les psychanalystes non plus.)

*Surmo/sajique* dit le surmoi dans *Moïse*, et d'être dans *L'Homme Moïse* réinjecté, ses effets ou conséquences. Partant, la question de son actualité. Question évidemment traitée à partir du *Moïse*. Non simplement par goût, mais parce qu'il me semble que c'est à partir de là que son inactualité lui donne cette singularité d'être toujours actuel. Entendez qu'il se joue en acte, que le surmoi acte ou agit, qu'il est un actant comme le dit la linguistique structurale de Greimas, et qu'il a la plus grande affinité avec les temps qui sont les nôtres – depuis *L'Homme Moïse*. J'insiste. Pourquoi ? Parce qu'il n'apparaît que dans la troisième partie du livre. Et que cette partie est la partie éminemment politique du texte. L'actualité du surmoi est donc, c'est ce que j'aurai soutenu, une question politique non pas parce que l'intitulé du séminaire nous intime de parler de l'actualité, mais précisément parce que le surmoi, instance de censure, ne peut pas ne pas avoir, comme tel, une portée politique.

10. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 18.

C'est pourquoi il me semble décisif de privilégier le terme de censure pour creuser cette question du surmoi. Le mot a de lourdes conséquences. Il suffit de lire les comparaisons freudiennes elles-mêmes pour toucher du doigt l'orientation politique de ses élaborations et autour du surmoi de manière tout à fait privilégiée : « La tension entre le Surmoi rigoureux et le Moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de la culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. *La civilisation maîtrise donc la dangereuse agressivité de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant et en le faisant surveiller par une instance à l'intérieur de lui, comme une force d'occupation dans une ville conquise* <sup>11</sup>. »

Je ne rappellerai pas en détail ce que j'essaie d'avancer de l'écriture entre les lignes comme ce qui arrive du début à la fin des trois parties de *L'Homme Moïse*. Écriture freudienne que j'ai commencé à montrer ailleurs il y a peu de temps mais devant un certain nombre d'entre vous, l'articulant à *La Persécution et l'art d'écrire* de Leo Strauss. Ou bien ne le ferai-je que le plus économiquement possible, ainsi par le simple énoncé de la phrase qui précède puis par la citation d'une seule phrase mais dont l'importance est incommensurable, une citation de la correspondance de Freud avec Eitingon. S'ouvrant à lui de l'écriture en cours du *Moïse*, le 5 février 1937, il écrit : « Tout ce qu'il y a d'un peu important là-dedans doit rester non dit. » Cette incroyable phrase, j'en avais noté une autre traduction datant d'avant la traduction de la correspondance entre Freud et Eitingon dont nous disposons désormais, je n'en trouve plus la source dans mes notes, mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un petit extrait de la *Chronique la plus brève*. Quoi qu'il en soit, la phrase m'y paraissait plus radicale encore dans le sens de l'indication de la seule lecture possible de ce livre qu'est le *Moïse*, précisément comme *lecture entre les lignes* : « Tout ce qu'il y a de plus important dans le livre doit, bien sûr, être passé sous silence. » Je ne développe pas maintenant, comme

11. S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, traduction inédite par Bernard Lortholary, Paris, Seuil, coll. « Points », 2010, p. 138. Je souligne. Les variantes de l'autre nouvelle traduction du même texte chez GF, par Dorian Astor, sont intéressantes : « La tension entre le sévère surmoi et le moi qui lui est soumis, nous la nommons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. La culture maîtrise ainsi le plaisir dangereux à l'agression en affaiblissant et désarmant l'individu ; elle place à l'intérieur de lui une instance de surveillance, comme des forces d'occupation dans une ville conquise. » (*Le Malaise dans la culture*, p. 148.)

promis, mais il va de soi que ce passage mérite une lecture mot à mot dont je ne me priverai évidemment pas. Pour le moment, il faut aller vite. Économie nécessaire pour pouvoir finir en continuant de me concentrer sur le déroulement de ce fil. Ce fil étant l'actualité politique du *Moïse*, c'est-à-dire son inactualité même.

Ce qui est inactuel et qui donc rend toujours actuel ce qui se déploie dans ce texte, c'est qu'il ne cesse de s'inscrire dans le champ politique ou encore qu'il inscrit définitivement et comme une exigence pour l'avenir la psychanalyse dans le politique ou l'inverse, le politique dans la psychanalyse. *L'Homme Moïse* corrèle et noue à jamais psychanalyse et politique. Notons afin de renforcer cela que la question du surmoi qui réapparaît donc à la fin du livre par sept fois en une trentaine de pages prend toute son ampleur dans le *Malaise*. Or le *Malaise*, rien d'original dans une telle déclaration, voilà très exactement ce que je comprends comme un texte politique. Je ne m'attarde pas là-dessus tant cela me semble et très connu et une évidence.

Mais, pour ce qui est du surmoi, il est à noter qu'il y va déjà de politique dès le premier exemple de ce qui pourrait être considéré comme son ancêtre, le premier ancêtre repérable du surmoi, ou plus précisément quelque chose comme le précurseur non seulement de sa fonction mais encore de son fonctionnement. C'est bien entendu encore de la censure que je suis en train de parler. Au vrai, je parle de cette censure que la *Traumdeutung* nous a appris à toujours corréliser à l'*Entstellung*, ces deux habitant déjà la pensée de Freud avant la naissance officielle de la psychanalyse. Aussi n'est-ce pas un hasard si l'exemple pris par Freud dans sa lettre à Fliess du 22 décembre 1897<sup>12</sup> est un exemple politique, exemple insistant puisqu'il est repris, semble-t-il à la lettre, à la page 582 de la traduction des œuvres complètes aux PUF de *L'Interprétation du rêve*. Je lis la correspondance : « As-tu déjà vu un journal étranger qui a été soumis à la censure russe en passant la frontière ? Des mots, des morceaux de phrase et des phrases entières, recouverts de traits noirs, de sorte que le reste devient incompréhensible. C'est cette sorte de *censure russe* qui se produit dans les psychoses et qui donne les *délires* apparemment insensés. » Et puis, le signifiant qui dure et continue de travailler

12. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, édition complète, Paris, PUF, 2006, p. 368.

depuis avant même le commencement de la psychanalyse, eh bien, nous le retrouvons là dans le dernier écrit de Freud. Et pour le dire trop vite, il apparaît dans un passage consacré à l'Écriture, à « l'art d'écrire » dans les Écritures devrais-je plus précisément dire, passage qui, extrait ou non de son contexte, pourrait bien être une leçon de politique, un manuel de politique, de la ruse, de la méfiance et de l'intelligence en politique et au-delà. Mais c'est aussi et en même temps, l'un n'allant peut-être pas sans l'autre, une description minutieuse, rigoureuse de ce qui arrive avec l'instance du surmoi.

« Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces. On aimerait prêter au mot *Entstellung* le double sens qu'il peut revendiquer, bien qu'il n'en soit plus fait usage de nos jours. Il ne devrait pas seulement signifier : changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs. Dans bien des cas d'*Entstellung* de texte, nous pouvons donc nous attendre à trouver, caché ici ou là, l'élément réprimé et dénié, même s'il est modifié et arraché à son contexte. Seulement, il ne sera pas toujours facile de le reconnaître <sup>13</sup>. »

Que l'*Entstellung* comme le surmoi fassent retour dans ce dernier livre de Freud méritait, me semble-t-il, qu'on s'y arrête. Mais je ne peux terminer sans relever ceci. L'actualité du surmoi dans le *Moïse* n'est pas simplement son inactualité en tant que le texte actualise ou acte comme pour toujours la question politique. C'est aussi que le livre, et avec le surmoi, ouvre à l'à-venir comme ce qui vient, arrive ou doit venir. On aurait d'ailleurs raison de dire qu'il n'y a pas de question politique digne de ce nom qui ne soit question du maintien ouvert de la question de l'à-venir.

L'à-venir dont je parle est également ce qui reste à et pour la psychanalyse. Or le *Moïse*, avec son surmoi dans la dernière partie, est cette ouverture et l'ébauche d'une réponse infinie à cette question déterminante. En effet, je dis « le *Moïse* avec son surmoi ». C'est que le livre contient ou cache une notion de surmoi qui est un hapax dans l'œuvre de Freud et peut-être dans toute la littérature psychanalytique. Cet hapax, à ma connaissance, aura, presque toujours, été

13. S. Freud, *Moïse*, p. 115. Se trouve là une note : « Le mot est formé de *Stellung* ("position") et du préfixe *ent-* qui indique le changement. »

oublié. En effet, je ne sache pas que quiconque se serve jamais du surmoi dans le sens qu'on y peut lire dans le *Moïse*. Seul François Balmès le relève dans son excellent petit livre sur *Moïse* intitulé *Le Nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*<sup>14</sup>.

Le surmoi de *Moïse* contredit la logique surmoïque féroce que nous connaissons et à laquelle nous pensons toujours à simplement prononcer « surmoi », c'est à savoir celle par laquelle plus le sujet renonce aux pulsions plus son sentiment de culpabilité le dévaste, plus on est « innocent » plus on est coupable. En effet, aux pages 216 et 217 du *Moïse*, Freud écrit : « Mais tandis que le renoncement à la pulsion pour des motifs extérieurs est seulement générateur de déplaisir, celui qui résulte de motifs intérieurs, de l'obéissance à l'égard du surmoi, a un autre effet économique. En dehors de l'inévitable séquelle de déplaisir, il apporte aussi au moi un gain de plaisir, en quelque sorte une satisfaction substitutive. Le moi se sent élevé, il s'enorgueillit de renoncer à la pulsion comme d'une réalisation qui a de la valeur. » Et encore : « Lorsque le moi a apporté au surmoi le sacrifice d'un renoncement à la pulsion, il attend en récompense d'en être aimé davantage. La conscience de mériter cet amour, il la ressent comme fierté<sup>15</sup>. » Etc.

On l'aura entendu, nous ne sommes pas seulement au plus loin du surmoi du *Malaise* et de celui de « Le moi et le ça », nous sommes dans sa contradiction même. Pourtant, la suite du livre montre bien que l'un n'annule pas l'autre. Je considère cela comme le surgissement du nouveau, l'une des surprises que réserve la lecture du *Moïse*, avec lequel tout reste à faire. Force est de penser qu'il ne s'agit maintenant surtout pas de réduire la contradiction, de lui trouver une solution dans quelque synthèse relevante, mais au contraire de la laisser travailler et de travailler avec cela. C'est aussi ce que je propose lorsque je pense nécessaire de relire Freud à partir de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. L'actualité du surmoi, l'actualité *surmo(sa)lique* est la promesse d'un à-venir.

14. F. Balmès, *Le Nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*, Toulouse, Érès, 1997. Cf. « L'antiparadoxe du surmoi », p. 126 et suiv.

15. S. Freud, *Moïse*, p. 216-217.